Le dernier des Comtes-Sauvages[1]

(*Suite*)

Mais tout cela n'empêchait pas Roterick de rester fier, comme s'il eût commandé deux mille reîters, et, lorsqu'il chevauchait sa vieille bique, l'épée sur la cuisse, de regarder Vittikâb du haut de sa grandeur d'un air superbe. Il vivait misérablement, c'est vrai, avec sa fille Vulfhild et son vieil écuyer Péters ; les redevances d'un pauvre village et la chasse dans les bruyères suffisaient à peine aux besoins de sa famille; mais autant le sang des Comtes-sauvages était aigri, brûlé, vicié, autant celui des Roterick était riche, noble et florissant; dans toute l'Allemagne, on disait: « *Roterick, beau sang! Burckar, sang de loup!* » Vittikâb le savait bien ; il réfléchissait depuis longtemps sur ce chapitre, et avait pris la résolution, — pour avoir des enfants à face humaine, — de se marier avec Vulfhild, et d'accorder au vieux baron toutes les satisfactions et dédommagements qu'il pourrait exiger.

Il ne dit rien provisoirement de ces choses, et partit le lendemain de bonne heure avec Honeck pour Birkenstein. Roterick, en casaque de cuir roux, grand, maigre, sec, l'œil gris, la tête blanche comme neige, mais encore droit et ferme malgré son grand âge, Roterick était justement sur la porte du vieux burg, dont l'arc se découpait sur le ciel, l'autre côté des murailles étant tombé ; il regardait fière-

(1) Voir *La Revue des Deux Francs* d'Août dernier.